

AVOCAT DES POUILLEUX

Une matinée ordinaire dans la vie de Simon Brodsky

Pause-café.

— Merde... la cafetière est vide... Bon ! on va s'en refaire un.

J'regarde mon collègue :

— On a déjà bu tout ça ?

— Moi, j'en ai pris un seul !

— Ah bon, alors c'est moi...

— Tu d'vrais faire gaffe Simon, tu prends trop de café...

— Ouais, je sais... Tout le monde dit ça. Ma maman, mon frère, ma sœur, mes mômes, et même toi... et alors ? Faut pas qu'je mange, faut pas que je boive, faut pas de sucre... Merde !

— Ben, sûrement qu'les gens qui t'aiment disent ça pour ton bien !

— Ouais, t'as raison. Tout le monde veut mon bien. J'suis très sensible à votre amour. Mais...

— Mais tu fais de la tension et tu prends trop de café.

— Écoute mec, si ma tension est élevée, c'est parce que vous m'cassez les couilles. Foutez-moi un peu la paix, et j'suis sûr que ça ira mieux !

ET LE SINGE DEVINT DIEU !

— T'es de mauvaise foi, Simon.

— Mouais... Allez, t'as gagné ! Tu vois, le café qui coule. Et ben, c'est pour toi. J'en prendrai pas.

— Parole ?

— Parole. Si tu permets, en attendant mon rendez-vous, je sors fumer une clope.

— Simon ...

— Ouais, je sais : « Fumer tue ! ». Mais j'sors, je tiens à ta santé. Moi aussi j't'aime, ma poule !

J'm'appelle Simon Brodsky, j'ai 40 ans et j'ai trop de tension. Ça fait deux ans que j'promets à tout le monde que j'irai voir le médecin la semaine prochaine. En réalité, j'ai aucune envie de m'retrouver condamné à perpétuité à prendre mes pilules avant chaque repas, à boire de l'eau, à manger sans sel et sans sucre, et à devoir répondre aux questions des gusses qui font semblant de s'intéresser à ma santé. Mais bon, un jour ou l'autre, faudra bien qu'je cède. Rien qu'd'y penser, j'en ai des palpitations.

J'suis défenseur syndical. Beaucoup ont fait la gueule quand je l'suis devenu, et pas seulement les patrons mafieux. Si j'en crois mes proches, j'avais en moi tout ce qu'il fallait pour réussir dans les *hautes sphères* du monde de l'entreprise. Sauf que ça m'emmerdait !... Pas le boulot en lui-même, mais les gens qu'il aurait fallu s'coltiner. La com, les réceptions, les mondanités... Il aurait fallu sacrifier mes bretelles pour des fringues de rupins qui m'auraient donné l'air d'un ours polaire en Amazonie. Et puis, faut pas s'le cacher, j'avais un handicap trop lourd pour nager avec les requins : je crois en Dieu.

J'veux dire que je crois en Dieu, VRAIMENT !!!
J'suis pas bigot, non. Mais je prie beaucoup, et j'm'apitoie

facilement sur la misère des hommes. Y a rien à faire, j'supporte pas l'injustice, surtout quand elle est le fait des riches à l'encontre des pauvres. Alors dites-moi ce que j'aurais bien pu foutre là-haut, parmi les puissants, dans leur monde artificiel ?

J'suis donc devenu syndicaliste. Un pauvre parmi les pauvres, l'*avocat des pouilleux* comme m'a lancé un jour, plein de mépris, un de ces « importants » dont l'Histoire ne retiendra pas le nom. Et toute la journée, j'reçois de pauvres bougres dont la seule faute est souvent de manquer d'instruction ou d'pas savoir lire un contrat de travail. Je défends ceux qui peinent, ceux qui souffrent, ceux qui luttent, et qui savent pas se défendre eux-mêmes. Leur détresse est un océan de misère, et souvent j'ai l'impression de tenter de vider cet océan avec une petite cuillère.

Mon rendez-vous est arrivé. C'est un grand black d'environ cinquante ans aux cheveux gris et au regard doux. Il a ôté respectueusement son chapeau qu'il tient à deux mains :

— Bonjour, Monsieur Brodsky, j'suis Monsieur Sissoko. Sako Sissoko de la société *Vigilance et Sécurité*.

— Entre Sako, sois le bienvenu ! Tu veux un café ?

— Oui, Monsieur Brodsky, je vous remercie.

— Tu peux me tutoyer, et m'appeler Simon ...

— Oh non, Monsieur Brodsky, vous êtes quelqu'un d'important et ...

Pas question de rire de sa naïveté. Rire c'est humilier ! Sako a besoin que je sois quelqu'un d'important. Il va mettre une partie de ses espoirs en moi, il va me raconter sa vie, m'accorder sa confiance. Il peut pas faire ça avec n'importe qui. Il faut que j'accepte de jouer le jeu, pour lui. Parce qu'il

en va de sa dignité. Alors je vais changer de ton, parce que les types importants, les vrais, ça ne tutoie pas les pauvres gens.

— Bien, alors racontez-moi votre histoire Monsieur Sissoko.

— Je suis venu avec tous mes papiers, mes bulletins de salaire, mon contrat de travail, ma carte d'identité ...

— C'est très bien, ce sont des papiers importants dont nous aurons besoin. Mais d'abord, vous allez tranquillement me raconter votre histoire. Et ne laissez pas trop refroidir votre café ! Prenez votre temps, je vous ai réservé la matinée ...

L'histoire de Sako n'a rien d'original. C'est la même que toutes celles qui nous sont quotidiennement rapportées par tous ces gens exerçant des métiers ingrats et difficiles. Toujours les mêmes horaires délirants, les mêmes salaires dérisoires, les mêmes heures supplémentaires que le patron paiera le mois prochain, en même temps que celles du mois d'avant, quand le service comptabilité aura fini de... compter. Les mêmes jours de repos qu'on reporte parce qu'un collègue a démissionné. Les nuits entières à crever de froid devant le chantier à surveiller, parce que la relève ne vient pas à trois heures du matin comme convenu, et que partir sans autorisation, c'est un abandon de poste (dixit le boss), une infraction lourde, passible de licenciement pour faute grave et sans préavis.

Sako m'raconte des misères plus personnelles. Son chien est malade depuis une semaine. Il a pas les moyens de l'emmener voir un véto. Et il peut pas garder les chantiers sans son chien. Le patron a dit qu'il en a rien à foutre et que si Sako vient travailler sans son chien, il sera pas payé !